

Dissension conjugales

Catherine Dubrac se redressa vivement dans son fauteuil, l'œil soudain brillant.

— Arnaud, tu peux me répéter ce que tu viens de dire ?

— Je ne tiens pas à y aller, là.

— Alors tu me fais une description enthousiaste du voyage que projette Elphège pour en arriver à ce point ? Je ne comprends pas.

— Catherine tu es enceinte !

— De trois mois ! Seulement de trois mois. Être enceinte n'est pas une maladie. Tu veux me surveiller peut-être ? Cela n'est pas nécessaire, je peux très bien me débrouiller toute seule pendant un mois.

— Ce n'est pas raisonnable. Sous ce climat il peut arriver tant de choses !

— Ne crie pas.

— Je ne crie pas, c'est toi qui t'énerves. J'ai mille attentions pour toi, tu le sais.

— Je m'en rends bien compte, mais de celles-ci je ne veux pas. Elphège te demande, alors tu y vas.

— Il a oublié sans doute que...

— Certainement pas ! Pas lui. Il t'a demandé en connaissance de cause, je le connais. Elle appuya son propos : je le connais depuis plus longtemps que toi.

— Je n'aurais garde de l'oublier. Un pli amer abaissait ses commissures.

— Ma parole, serais-tu jaloux d'une belle amitié ?

— Non, non, non. Et d'abord, pourquoi ne m'en a-t-il pas parlé en premier, hein, ton ami ?

— Et qu'aurais-tu fait alors ?

— J'en aurais parlé avec Antoine. Tu comprends, le comptoir...

— Elphège t'en parle le matin, par exemple, ensuite tu en parles avec Antoine, le soir ou le lendemain matin, ensuite tu

m'en parles à moi. Seigneur que de parloles ! Deux jours de perdu pour le moins, alors que le temps est précieux !

Catherine s'était levée pour marcher en rond dans le salon, derrière les fauteuils d'osiers.

— Ma chérie... Je ne reviendrai pas sur ma décision. Je tiens à être près de toi dans ces moments... Ces moments délicats, là.

— Nanana et nanana ! Et moi je n'y tiens pas, pas à ce stade de ma grossesse !

— Justement c'est là que...

— Que rien du tout ! Qu'y connais-tu, d'ailleurs ? Depuis quand es-tu devenu médecin ? Elle marchait d'un pas vif qu'elle arrêta brusquement. Bon, puisque c'est comme ça, c'est moi qui irai !

— Qui iras... Quoi ? Tu es folle ? Partir tout un mois avec le père sur la rivière !

— Au moins je serai avec mon médecin ! Je n'aurai rien à craindre ! Tu pourras être tranquille !

— Tu parles de plus en plus fort, calmes-toi, je t'en prie. Catherine, je ne peux pas te laisser faire.

— Au nom de quoi ? Les lois de France ne s'appliquent pas dans la colonie, pas comme nous devons vivre ici, je ne suis pas ta chose. Je suis *moi* et je m'appartiens et je fais ce que je veux de *mon* corps, monsieur Dubrac. Ce n'est pas parce que je porte ton nom que cela change quoi que ce soit, tu ne me connais donc pas ?

— Si, si, si soupira Arnaud d'un ton las. C'est toi qui ne te rends pas compte : il y aura du danger, Antoine me l'a dit. Olsen a besoin d'un homme solide.

— Eh bien il aura une femme solide à la place.

— Une femme enceinte !

— Écoutes-moi bien, mon mari : c'est toi ou moi. De toutes les façons je ne saurai désormais plus vivre avec quelqu'un qui m'aurait autant déçu. Dans le fonds tu as peur et tu t'abrites derrière un enfant à naître dans six mois pour ne pas affronter la rivière et la forêt que tu ne connais pas. Tu n'es même pas curieux, fi ! Elle reprit sa ronde dardant toujours vers Arnaud un doigt accusateur.

Arnaud était effondré et furieux à la fois. Ces sentiments contradictoires semblaient l'empêcher d'émettre la moindre protestation. Il décida de se lever à son tour et se dirigea vers les persiennes ; là, face à la nuit il respira à plusieurs reprises profondément, jusqu'à sentir se relâcher la tension de ses nerfs. Il se retourna.

— Je ne te crois pas. Cette histoire de peur c'est pour m'asticoter. Tu ne m'auras pas avec ce genre de procédé. Je ne suis plus un enfant, depuis longtemps.

— Alors, mon ami, prouve-le.

— Tu crois donc que je vais plier aussi aisément ?

— Ah ! Je constate que tu envisages un possible changement d'avis ?

— Point du tout ! Foin de tes artifices de rhétorique. Laisse ceux-ci au jésuite.

— Aurais-tu une dent contre les jésuites ?

— Grand Dieu non ! Je parlais *d'un* jésuite, pas *des* jésuites. Quoique, dans le fonds, ils sont tous pareils, non ?

— Laisse Elphège en dehors de ça !

— Il est en plein dedans au contraire, ton cher ami.

— Là, tu vas m'énerver encore plus !

— Allons calmes-toi, Catherine, ma chérie.

— Ma chérie, ma chérie, ma chérie... Oh ! C'est ça, tu as raison, ta chérie va préparer un sac pour son départ, cela me détendra. J'appelle Léda pour m'aider.

Justement la petite servante entrait, souriante.

— Maîtresse ? Le père Olsen vient de frapper la porte, je le fais entrer ?

— Bien sûr, Léda ! Il devrait déjà être ici.

— Mais j'y suis Catherine !

— Elphège ! Je suis bien contente de te voir, si tu savais...

— Je n'allais pas rester à la porte. Arnaud ? Catherine ? Vous allez bien ? Il me semble que... Humm...

— Tout va bien, père Olsen, Tout va bien. Nous venons de discuter de mon départ, voyez-vous. Catherine est tout à fait d'accord pour que je vous accompagne, elle est convaincue, plus

aucune objection ! Elle affirme qu'elle et l'enfant pourront supporter mon absence sans inconvénient.

— Vous m'en voyez ravi, il va falloir vous préparer, le départ est pour bientôt. Je voulais vous prévenir tous les deux.

Pendant qu'il parlait, il perçut sur sa gauche comme un gémissement. Il tourna son regard vers le bruit inattendu pour voir une Catherine, rouge comme une pivoine, une main se pressant sur sa bouche se détourner pour se précipiter dans la chambre adjacente, les épaules déjà secouées par... Un fou rire ?

*

* *